

UN HOMME SUR UN PONT

Guerre cruelle, guerre stupide qui emporte les innocents comme le vent fait voler les fétus de paille. Nous voici sur le pont Malakoff à Herve en compagnie de l'historien André Moureau. Il nous raconte le passage à cet endroit des uhlands, le 4 août 1914. Des cavaliers du 165^e régiment allemand venus de Magdebourg qui abattent, là, leur première victime hervienne: «Dieudonné Dechêne avait 26 ans», explique M. Moureau. «Il eut le tort de regarder passer les Allemands venus envahir sa ville, son pays. Ni plus, ni moins. Un officier allemand

L'historien André Moureau se trouve à l'endroit précis où le premier civil hervien fut tué par un officier allemand, le 4 août 1914.

vont être victimes des atrocités allemandes à Herve, une ville particulièrement éprouvée par l'invasion: trois cents maisons détruites entre le 4 et le 18 août 1914, avec un summum de ces activités

criminelles dans la journée du 8 août. Ce jour-là, des troupes de relève, gavées de récits mensongers d'exactions commises par des civils belges sur des blessés allemands, sèment la terreur et la désolation, tirant sur des personnes tentant de s'échapper des maisons en flammes. Le pillage est systématique. Des habitants sont pris en otage et sont victimes de violences allant jusqu'à des exécutions collectives.

En 1921, Joseph Cuvelier écrit: «On vit des cavaliers parcourir la rue de la Station, hurlant et tirant dans les maisons. Des fantassins suivirent, qui forcèrent les portes et firent sortir tous les occupants. On les conduisit en troupeau jusqu'au "coin de Herve" où, après avoir séparé les hommes des femmes, on fit, à diverses reprises, le simulacre de la fusillade. Ensuite les hommes furent conduits à Labouxhe (lire aussi page 70), où on en fusilla vingt-deux au hasard et sans la moindre enquête. Un aveugle, M. Molinghen, fut lié et abandonné sur la route. Une autre aveugle, M^{me} Selemm, entendit son mari et son fils massacrés à côté d'elle.»⁽¹⁾ L'énumération des horreurs commises pourrait être longuement poursuivie... Pour Herve, mais aussi pour d'autres villes et villages de la région. Tel celui de Soiron: trois innocents fusillés pour venger la mort de soldats allemands qui s'étaient entre-tués par méprise dans la première nuit de la guerre. Ou celui de Forêt, sept personnes fusillées gratuitement, dix autres prises en otage, dont deux seulement reviendront vivantes... ■

La ville de Herve a subi d'innombrables destructions en août 1914. On voit ici Potiérue, peu de temps après le passage de l'envahisseur et cent ans plus tard. Le muret est toujours là...

⁽¹⁾ Joseph Cuvelier, «La Belgique et la guerre – Tome 2: L'invasion allemande», Henri Bertels Editeur, Bruxelles, 1921.



Une photo exceptionnelle. Elle provient de la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine à Paris. Ce document est légendé de manière explicite: «Groupe d'officiers et de soldats qui ont terrorisé la région de Herve en août 1914. Le 8 août 1914, l'officier Schlisser (instituteur à Düsseldorf) et le sous-officier, qui sont au premier plan, ont commandé les fusillades et incendié Herve (...) Le soldat au premier plan à gauche était, paraît-il, le plus féroce.»



La rue Léopold à Herve après le passage des Allemands.

LES PRAIRIES ROUGES DE SOUMAGNE

« **M**aintenir le souvenir, cela ne veut pas dire cultiver la haine », nous dit Antoine Loncin. « De toute façon, la vie est imprévisible. Elle nous donne parfois des signes. Voyez-vous, elle a voulu que ma fille tombe amoureuse d'un Allemand. Lors d'une réunion familiale, le père de son compagnon m'a supplié de le pardonner pour ce que ses ancêtres ont fait. Je lui ai répondu qu'il n'avait aucun pardon à me demander. Qu'il ne pouvait se sentir responsable des crimes horribles que d'autres ont commis. On n'oublie pas, mais on fait la part des choses et des êtres. »

Nous voici à Labouxhe-Melen, une localité du pays de Herve, dans un étrange cimetière, tout près d'une autoroute et d'une chaussée très bruyante où les voitures se succèdent, rapides, nombreuses et vrombissantes. Antoine Loncin et ses deux cousines, Josée et Henriette Grétry, doivent parler fort pour se faire entendre. Le vacarme urbain est tel que leur témoignage semble venir de loin. Comme s'il était étouffé par le temps présent. C'est indécent et on pourrait y voir un symbole de l'oubli, du temps qui passe, qui efface tout. Mais, tout de même, les voix de ces témoins prennent le dessus. Bientôt, il n'y a plus qu'elles. Nous sommes revenus cent ans en arrière. Le 6 août 1914, dans la matinée. Alors que cet endroit est encore un verger qui appartient à la famille Falla.

Un groupe d'otages arrive. Des prisonniers silencieux encadrés par des soldats allemands qui vocifèrent. Certains ont les mains liées dans le dos. Ces malheureux ont été arrêtés au hasard. On est venu les chercher dans leur maison. Tous ont conscience qu'ils vont mourir. Les Allemands ont déjà tué des civils dans les localités dont ils viennent : Labouxhe-Melen mais aussi Battice. On leur a dit qu'ils allaient servir de bouclier humain lors d'une attaque du fort de Fléron mais, en cours de calvaire, le plan a été changé. Et on les a parqués là, dans ce verger. Ils sont trente-neuf. Autant d'innocentes victimes de la rage de militaires

qui ont subi des pertes importantes lors de leurs différentes offensives en direction de Liège, dans la nuit du 5 au 6 août. Alors ils brutalisent, ils torturent, ils volent, ils tuent. Lâchement, ils vengent leurs pertes par des assassinats de civils.

Dans le verger de Labouxhe, une rangée de soldats se forme devant les otages résignés. Ils mettent leurs fusils en joue. Et ils tirent. Les corps tombent. Tous ne sont pas morts. Les criminels terminent l'ouvrage à bout portant. A coups de crosse ou de baïonnette. Trois personnes en réchappent. Trois seulement. Trois miraculés. Trente-six morts. Le surlendemain, ces corps sont encore exposés et se décomposent dans la chaleur caniculaire de ce mois d'août 1914 lorsqu'un autre groupe d'otages en provenance de Herve est conduit sur le verger Falla. Les prisonniers doivent marcher sur les cadavres. Nouvelle exécution : vingt-deux morts. Les tombes de la plupart d'entre eux sont encore là, avenue de la Résistance à Labouxhe, tout près du pont de l'autoroute. Un monument les honore, eux et la soixantaine d'autres victimes des actes de barbarie commis dans les environs immédiats. Le bilan tragique est gravé dans la pierre : « A la mémoire des 128 civils fusillés par les Allemands, le 4, 6, 8 et 12 août 1914. »

A Soumagne, tout près de là, le sang s'est mis à couler dès le 5 août avec l'assassinat d'une gloire locale : le cycliste Guillaume Pevée, de la Royale Sarolea. Ce sportif est tué gratuitement devant la porte de son domicile : deux balles, dont une en plein cœur. Comme cela. Pour rien. Le lendemain, les Allemands se livrent à des pillages, à des destructions et à des incendies de maisons. Bientôt ils rassemblent des habitants dans les rues. Et contrairement à ce qui se passe à Labouxhe, les meurtriers revêtus d'uniformes séparent des hommes les femmes et les enfants.

Un auteur anonyme publié en 1918 raconte : « Aucune supplication n'émouvait les bourreaux et devant l'Hospice, des scènes poignantes se déroulaient. On vit des petits enfants agenouillés implorer la grâce pour

Antoine Loncin et ses deux cousines, Josée et Henriette Grétry, se rendent chaque année à Labouxhe, là où des dizaines de civils ont été fusillés par les Allemands. Parmi les victimes, il y avait leur grand-père, François Loncin, âgé de 41 ans et leur oncle Antoine âgé de 15 ans (photos ci-dessous).



leur père. Mais tout était vain. Le cœur des tortionnaires ne connaissait aucune pitié. Les prisonniers étaient par "petits paquets" conduits dans une prairie située au lieu-dit "Fond-Leroy" (...)

» Lorsque tous les hommes furent réunis dans la prairie – ils étaient 78 –, on ne donna même pas la peine de simuler un conseil de guerre : tous les malheureux furent fusillés et ils tombèrent pêle-mêle les uns sur les autres. Le spectacle était horrible. Le sang qui coulait des blessures en rouges ruisseaux formait une mare sans cesse grandissante autour des corps inertes ! Pour s'assurer de la mort de leurs vic-

times, quelques soldats approchèrent et lardèrent de coups de baïonnette profonds le monceau des suppliciés. »

Il y eut quatre survivants à ce massacre, des miraculés qui échappèrent aux balles et aux lames destinées à achever la sale besogne. En faisant les morts... sous les corps des morts. Pendant des heures. Sans mot dire, sans gémir. Sans oser crier leur douleur et leur souffrance. ■

⁽¹⁾ « 1914-1918. La Belgique martyre. Les atrocités allemandes dans les environs de Verviers », Ch. Vinche, Verviers, 1918. Une réédition récente de ce texte a été faite par les Editions Vieux Temps, sous le même titre.

